

tout malade, trois stades : l'un d'accroissement, l'autre stationnaire, et le troisième de décroissance ou de déclin. Chacun de ces degrés se confond insensiblement avec les autres, ou, au contraire, est marqué par des signes évidents.

Le mode de traitement par l'éducation de l'intelligence ne convient pas également à toutes les phases ; sa place est marquée dans la dernière, et encore à certaines conditions que j'indiquerai sommairement. L'emploi d'un procédé essentiellement pédagogique exige d'abord que le malade soit devenu comparable aux enfants qu'on cherche à instruire. Tant que le délire domine suffisamment son esprit, il accepte la règle, ou plutôt il en subit la lettre morte. Instrument passif entre les mains d'une volonté ferme, il se résigne à un semblant de docilité, dont on est trop porté à exagérer l'heureuse influence. Tout le monde a remarqué combien les aliénés se prêtent aux prescriptions disciplinaires sans qu'il soit nécessaire de recourir à une pénalité menaçante. Or, la facilité même qu'on éprouve à les soumettre au régime commun, comparée aux difficultés, aux lenteurs de la guérison, suffirait à prouver que cette réforme est plus apparente que profonde. L'uniformité de l'existence, la régularité monotone de tous les actes, se prêtent merveilleusement au libre jeu des imaginations dérégées ; et quoiqu'une telle assertion semble toucher de près au paradoxe, elle est confirmée par l'expérience, aussi bien dans les hôpitaux d'aliénés que dans les établissements publics d'instruction. Moins on a à se préoccuper des nécessités de la vie, plus on est à l'aise pour se livrer au caprice de ses conceptions. Je sais bien que l'exécution manque ; mais les aliénés, pour être des logiciens raisonnants, ne sont pas des logiciens pratiques, et rien n'est plus commun que de voir un roi ou un prophète accepter sans répugnance les plus viles fonctions. Aussi, dans la période où le délire est dans toute sa profondeur, le redressement de l'intelligence par les moyens usités est une épreuve insuffisante.

Il en est autrement plus tard, et chez quelques-uns ce second degré succède vite aux premières atteintes. La croyance s'affai-

blit, le délire est moins nombreux, moins fréquent ou moins intense ; une sorte de vague étonnement succède à ces persuasions, si vives, qu'elles ne laissent pas matière au doute. C'est, si j'osais emprunter à la pathologie une expression heureuse : *dubitatio redux*.

Voilà le moment favorable à l'exercice de la raison. Le fou est comme un grand enfant qui réclame du soutien pour ses facultés renaissantes, plutôt qu'une opposition énergique contre ses erreurs qui déclinent. La méthode *sentimentale* d'intimidation serait facilement perturbatrice ; celle qui se compose de médications raisonnées est la seule profitable.

Les procédés dialectiques, dans une sage mesure, peuvent aussi, mais seulement à la période que j'indique, concourir à la guérison. Je reviendrai ailleurs sur leur opportunité, qui dépend des indications particulières.

En résumé, la méthode thérapeutique dont je viens de résumer les principales imperfections ne me paraît destinée qu'à remplir un rôle secondaire ; et vouloir en faire la somme du traitement me semble en contradiction avec les vrais principes de la médecine mentale.

Lorsqu'au lieu de s'adresser à la raison, on met en œuvre les sentiments, ni les principes de la médication, ni les résultats, ne sont du même ordre. Ici ce n'est plus la puissance du remède qui fait défaut, mais il est difficile et de régler son mode d'emploi et de profiter à l'occasion des ressources qu'il offrirait, s'il nous était permis d'en disposer à notre gré. Opposer une idée à une idée est toujours chose possible : le malade apporte sa conception délirante, le médecin met en regard une notion juste et vraie ; de l'antagonisme qui s'élève entre ces deux contraires, résulte ou l'indécision, ou, dans les cas les plus heureux, la conviction de l'aliéné. Mettre un sentiment en regard d'un autre par un procédé analogue, serait, on le sent bien, la plus ridicule entreprise. Nous sommes tellement habitués à voir nos sentiments en contradiction avec ceux d'autrui, qu'il est proverbial de dire : Chacun sent à sa manière. Si les

raisonnements ont de la peine à nous convaincre, les sentiments n'y parviennent jamais, ils se tiennent en dehors des limites de la persuasion et n'agissent sur nous qu'à la condition de nous être *transfusés*. Le fou résiste encore plus que l'homme sain aux entraînements de l'exemple; et puisqu'il a eu la force au début de sa maladie, alors que le délire était moins exigeant, de s'isoler lui et sa passion, il conservera la même fermeté sous l'empire d'une aliénation croissante. Il faut donc que le médecin exploite un élément thérapeutique qui n'est pas à sa disposition; il faut qu'il le crée de toutes pièces, non pas même dans son esprit, mais dans celui de l'aliéné, ou tout au moins qu'il développe un germe insuffisant.

J'insiste sur cette nécessité singulière, parce qu'elle appartient en propre à la thérapeutique morale; on n'en comprendra la portée qu'en se représentant le rôle dévolu aux sentiments dans le jeu de notre organisme psychologique.

L'intelligence saine ou altérée marche toujours vers un but défini; le dernier terme de son effort est une conception qui, du moment où elle a été produite, possède une existence indépendante: si le point de départ nous échappe, le point d'arrivée ne laisse aucun doute. Quand le fou nous a raconté ses étranges opinions, nous ignorons peut-être par quel mécanisme intellectuel elles ont été élaborées, mais nous avons sous les yeux un résultat clair et évident. Le sentiment, au contraire, est une puissance qui ne donne pas de produits déterminés: c'est une impulsion devant laquelle toutes les directions sont ouvertes. L'homme, destiné à un sentiment quel qu'il soit, cherche à le satisfaire, et le but vers lequel il tend n'implique pas les moyens. Or, que faisons-nous dans la cure que j'ai appelée raisonnée et qui prenait son unique point d'appui sur l'intelligence? Nous essayions de renverser les idées enfantées par le délire, de leur en substituer d'autres, et d'agir ainsi contre la cause inconnue en opérant contre ses effets. Les sentiments ne se prêtent pas à ces procédés détournés; nous sommes contraints de nous adresser directement à la cause, de lutter

avec la force même. Empêcher une manifestation du sentiment, c'est lui fermer une issue en lui laissant la liberté de s'ouvrir cent issues nouvelles; tandis qu'en entravant une idée, en détournant le fou de se croire victime ou bourreau, nous pouvions espérer fermer à son esprit la seule voie où le délire dût s'engager.

La nature propre des sentiments, telle qu'elle se montre dans le rapide aperçu que je viens de présenter, semblerait condamner le médecin à renoncer à leur emploi thérapeutique. Cependant ils constituent la ressource la plus précieuse du traitement; sans eux il n'est pas possible d'instituer une médication morale. C'est que, si, d'un côté, la variété des produits du sentiment ne permet pas de remonter directement des effets à la cause, si les mêmes actes peuvent être inspirés par des tendances contradictoires, il y a cependant un élément invariable sur lequel nous sommes maîtres d'asseoir des règles assez sûres. Le médecin, obligé de créer une force vive comme le moindre de nos sentiments, n'y saurait réussir; mais ni l'homme en santé, ni le fou, n'auraient eux-mêmes plus de succès. Nous donnons des idées, parce que ce sont des faits accomplis qui se transmettent de même que la monnaie courante: nous ne donnons à personne des facultés intellectuelles. Or, dans la sphère des sentiments, le produit n'est jamais qu'une satisfaction transitoire. Aimer un être ou une chose, n'est-ce pas, à l'occasion de cet amour, devenir capable de produire les actes ou les idées les plus diverses? L'acteur qui répète un rôle en possède toutes les pensées, par cela seul qu'il les récite; mais lorsqu'il exprime un sentiment, cette manifestation mensongère n'implique rien quant à sa propre sensibilité. L'expression des sentiments n'éveille donc pas la force qui peut les créer; les circonstances extérieures, les notions acquises servent à hâter leur maturation; mais il faut que le germe préexiste.

Cette nécessité imposée à tous les esprits est facilement satisfaite.

Chaque homme porte en lui la somme des facultés sentimentales, aucune ne lui manque, et celles qui semblent avoir dis-

paru ne sont effacées que momentanément. On a donc le droit de compter sur la présence de celle où on veut appuyer son traitement. Le médecin ne porte pas avec lui la matière médicale qui va lui fournir ses moyens de guérison ; mais en revanche le malade la tient à sa disposition, sans qu'il y manque jamais un des éléments qui la composent.

En résumé, la sensibilité est difficilement exploitée par le thérapeute, parce qu'il n'a pas la liberté de s'adresser aux effets évidents pour remonter, à l'aide de cet intermédiaire, jusqu'à la cause ignorée. Elle appartient au traitement, parce que les facultés que l'on emploie comme moyen d'action font partie essentielle de notre organisation psychologique, et qu'il est raisonnable de les supposer, lors même qu'on n'a pas reconnu leur présence.

Ces prolégomènes établis, et j'aurai souvent occasion d'y revenir, les divisions que nous avons indiquées à propos de la méthode raisonnée sont applicables, sauf quelques réserves, à la méthode sentimentale. La mesure des idées était dans leur nature, celle des sentiments est à la fois dans leur nature et dans leur degré, comme pour toutes les puissances d'impulsion.

On peut donc ou opposer à une espèce une autre espèce de sensibilité directement, ou chercher tantôt à déprimer, tantôt à exalter une tendance, sans se préoccuper de sa nature. On peut aussi, au lieu de ces attaques isolées, tenter une médication générale qui soit au sentiment ce que l'enseignement était à la raison. Le dernier mode est de beaucoup le plus usité. Il comprend un ensemble de procédés admis par tous les aliénistes pour des raisons qui, peut-être, sont tirées du médecin plutôt que du malade.

Qui ne sait, pour l'avoir éprouvé dans la pratique, avec quelle facilité on se laisse entraîner à prescrire des remèdes généraux dont les effets sont réputés favorables. Il y a toute une classe de médicaments auxquels, s'il plaisait de les dénommer, je ne trouverais d'autre titre que celui de moyens *avantageux* : ainsi la

campagne, l'exercice, le calme, etc. Je sais des gens qui reprochent aux eaux minérales le vague arbitraire de leurs vertus ; mais si les eaux avaient toujours des propriétés définies et ne rentraient pas dans le cadre des médications à tout usage, leur fortune serait depuis longtemps épuisée. A propos de la folie, où les indications offrent de si grandes obscurités, comment ne serait-on pas sollicité à se fier à ces traitements indéfinis, qui donnent d'autant plus d'espérances qu'ils renferment moins de certitude. La distraction, les voyages, l'isolement, sont devenus peu à peu le fondement de la thérapeutique morale ; on les ordonne au moins comme un auxiliaire indispensable, et ils sont aujourd'hui, pour les maladies de l'esprit, ce qu'au temps de Broussais était la tisane de gomme pour les maladies somatiques.

On le comprend d'ailleurs et on l'excuse lorsqu'on réfléchit aux énormes obstacles que rencontrent les autres modes de curation. Développer une forme sentimentale est le problème le plus hardi de l'éducation ; la provoquer chez un aliéné est encore bien plus difficile. Nous n'avons pas, comme pour la raison, une mesure invariable dont aucune intelligence n'a le droit de s'écarter ; les exagérations sentimentales se concilient, dans une certaine limite, avec l'état sain de l'esprit ; il n'y a là ni vérité ni erreur, et les degrés extrêmes qu'on appelle la folie touchent de près à ceux qu'on retrouve dans les organisations ordinaires.

Il faut donc que le médecin se contente d'indices insuffisants, qu'il établisse la comparaison d'après la constitution présumée du malade. Les caractères, c'est-à-dire les tempéraments moraux, sont soumis à toutes les variétés des tempéraments physiques et sont encore moins nettement accusés. A quel sentiment faire appel et pourquoi choisir l'un plutôt que l'autre pour élément thérapeutique ? L'observation des tendances probables d'un individu demande la plus grande sagacité unie à la plus persévérante attention. Que sera-ce chez le fou où les rapports naturels sont intervertis, où une passion dominante laisse dans

l'ombre les sentiments secondaires? Nous opérons sur un terrain mal connu, et nous y agissons avec des forces dont il est impossible de préjuger la puissance. En face de pareils empêchements, on ne pourrait être soutenu que par le progrès évident de la guérison; mais cet encouragement lui-même nous manque parce qu'un sentiment ne s'exprime que quand il est arrivé à un haut degré d'excitation.

Aussi plus les règles sont entravées et les lois contredites par les exceptions individuelles, plus on est forcé d'agrandir leur cercle; la seule généralité à laquelle on s'arrête avec sûreté est celle qui embrasse tant de cas possibles qu'elle devient presque inutile à la pratique. Les uns tiennent pour la dépression des sentiments excessifs, les autres mettent leur confiance dans l'exaltation du sentiment déprimé. Le même but, celui de rétablir l'équilibre, est alors poursuivi par des moyens si différents qu'ils ont souvent fait oublier l'unité du principe. C'est parce que je suis convaincu de l'insuffisance de préceptes ainsi posés que je les indique sans en discuter la valeur.

J'ai, dans ce rapide exposé, divisé les méthodes de traitement moral en deux catégories qui correspondent, ainsi qu'on a pu le voir, aux deux grandes classes que tous les psychologues admettent parmi les facultés humaines: l'intelligence et la sensibilité. Une troisième reste encore, et c'est celle qu'on désigne sous le nom de volonté; à celle-là correspond également une méthode dont on s'est préoccupé dans ces derniers temps. On s'est demandé en effet s'il ne serait pas possible d'imposer au fou le vouloir d'un homme raisonnable, de supprimer son individualité pour la remplacer par une autre, et de substituer ainsi la personnalité du médecin à celle du malade. Le moyen mis en usage pour y parvenir a presque partout été le même, on a eu recours à l'intimidation. J'aurai lieu, en traitant de l'intimidation elle-même et de ses procédés, d'examiner cette grave question; en parler dès à présent, ce serait faire, par anticipation, un double emploi.

Dans un prochain article, laissant enfin de côté les données

générales que j'ai abordées à regret, je m'occuperai du médicament moral auquel il importe surtout d'assigner des indications aussi exactes que le comporte l'état de nos connaissances, et je considérerai l'*isolement* au point de vue de son action thérapeutique.

(*Annales médico-psychologiques*, 1846.)